

Ce que vous tenez entre les mains n'est ni un catalogue, ni une revue, ni même un prospectus... quoi alors?! C'est tout simplement une "feuille de chou", un espace où se donneront à lire des extraits de livres parus ou à paraître ou même... qui ne paraîtront jamais!  
C'est enfin un prétexte pour jouer avec les mots et réfléchir en compagnie des livres.

édito

## pourquoi je n'irai pas au salon du livre

Par Selma Hellal

Cette année, je n'irai pas au salon, c'est décidé!

Fini, les étagères qu'on tréballe dans une Mazda brinquebalante, qu'on transporte ensuite à bout de bras, jusqu'au stand en ahanant (car, n'est-ce pas, Mr et Mme Barzakh veulent leurs propres étagères : c'est l'identité "du stand qui est en jeu)

Fini, l'après-midi d'inauguration, où, à partir de 15h00, la bâtisse se transforme en prison doublée d'un sauna. Car il faut attendre, le petit doigt sur la couture du pantalon. Attendre, bien qu'au fond, on s'en moque (sans tout à fait s'en moquer, là réside la perversité), attendre l'improbable passage d'un officier qui viendra *peut-être-peut-être-pas*, visiter votre stand. Au mieux, il passe, et vous lui tendez une main sceptique (distance critique oblige) tandis qu'il vous tapote l'épaule, au pire - et c'est ce qui arrive le plus souvent - vous apprenez que ça y est, c'est passé. Bon, d'accord...

Fini, les auteurs en herbe qui, venus à pieds, en bus ou en stop, d'Alger, de sa banlieue ou du cœur obscur du pays, s'approchent après moult manœuvres, s'assoient sur la chaise que vous leur tendez (l'année prochaine, c'est décidé, plus de chaises sur le stand!) et, avec une infinie dignité (en cela, ils émeuvent au plus haut point) vous tendent leur manuscrit, leur vie. Enhardis par votre politesse (les barzakh se targuent d'être aimables), ils vous somment de lire, toutes affaires cessantes, 200 pages d'une traite, de crier au chef d'œuvre, et de signer, sur-le-champ, un contrat pour 10.000 exemplaires.

Fini, le journaliste-télé, flanqué de son chef opérateur maussade (et qui se mêle de tout, y compris des questions à poser), qui ne sait trop pourquoi il est là, si vous êtes éditeur de parascolaire, importateur de dictionnaires, ou de sucre. Tout l'enjeu, alors, consiste à dire ce que vous voulez, sans tenir compte des questions. Sinon, vous êtes fait. (Mr Barzakh sait très bien faire ça, en arabe en français, au choix)

Fini les remords qui, invariablement, vous prennent à proximité des stands "arabes", parce que vous ne lisez pas bien l'arabe (ah! l'éternel tourment), et l'abécédaire pour enfants palestiniens que vous finissez toujours par acheter, histoire d'apaiser votre conscience.

Fini les formules scandalisées du genre : "Tu as vu tous ces barbus!!", qui vous révoltent, même si de voir le ballet de tous ces bonshommes transportant des quinquaux de livres religieux comme la plus lucrative des marchandises vous exaspèrent : et mes livres à moi alors, qui les achètent par quinquaux?!

Fini la promiscuité avec Mr barzakh qui nous ruine en achats de livres et passe son temps à virevolter entre les stands, en oubliant que nos petites hôtesses, certes charmantes, certes, taillables et corvéables à merci, ont, elles aussi, droit à une malheureuse pause-café.

Fini, les marchandages avec les badauds, qui vous négocient le prix d'un livre comme s'il s'agissait du plus vulgaire bibelot, et finissent par vous culpabiliser, en invoquant les temps bénis du livre subventionné.

Je n'irai pas, donc.

Mais qu'on se rassure, mon insolence est un peu feinte. Car je dois vous faire cet aveu : je n'irai pas au salon parce que, tout simplement, je ne serai pas à Alger à ce moment-là. Et en vérité, tout ce joyeux chaos me manquera. Certainement.



© Michel Denancé, Alger, mai 2005

"Au milieu du paysage changeant de nos vies, alors qu'on nous interdit de choisir, de prendre position, face à l'impuissance dans laquelle nous risquons de nous noyer, peut-être que ce chat qui boude nous apprend-il à faire face à l'injustice."

## éloge du chat qui boude

Par Sofiane Hadjadj

C'est sûr, en une dizaine d'années l'Algérie a tellement changé, c'est sûr : une guerre, un séisme, une inondation, une faillite, un crash d'avion, et tant de choses, oui c'est certain ça vous change un pays. On nous dit, attendez, c'est pas fini, vous n'avez rien vu encore, tout va changer, plus vite encore, plus fort... Voire.

Et puis voilà, on se réveille un matin, un peu patraque, un peu maussade, un peu ceci ou cela, et on découvre qu'en effet tout a changé, tout change si vite - pollution, embouteillages, 4x4 à tous les virages, oreillettes de portables - et probablement que tout va changer, demain ou après-demain... Qu'on se le dise.

Alors on nous dit « faites des affaires, consommez, communiquez, ouvrez des pâtisseries ou des magasins de meubles ou même pire : achetez des livres ! » comme on disait naguère « faites l'amour et pas la guerre », mais « s'il vous plaît, ne vous mêlez pas de politique, on est tous frères, n'est-ce pas, à quoi bon la politique? » Le livre ? Allons donc, l'heure n'est pas aux plaisanteries de mauvais goût. La littérature ? Au mieux un passe-temps. Alors quoi? Faites des affaires, nom d'un chien !

Deux précisions s'imposent. D'une part, il y a plus de pâtisseries qui se créent que de librairies, rien d'extraordinaire en somme, d'autre part, et c'est un fait beaucoup plus surprenant, on ne dit jamais « nom d'un chat! » En vérité, « le chat n'aboie jamais, il n'agit pas non plus la queue en signe de reconnaissance, car le chat est un chat »<sup>1</sup> comme l'écrit si justement Takis Théodoropoulos. C'est une vérité assez simple à entendre mais il est bon de la remettre au goût du jour : un chat n'est donc pas un chien. Bien plus, nous dit l'écrivain grec, les chats, contrairement aux chiens, sont capable d'une grande sagesse, et de citer Démocrite, ce remarquable chat antique, qui, « purléchant sans relâche sa toison et ronronnant de plaisir, ne cessait de répéter ce principe général : en réalité, nous ne connaissons rien avec certitude. »

On peut tirer de ces pensées de profitables enseignements. Le Coran, au paysage animalier si riche qu'il en paraît presque inépuisable, ne semble pas accorder une grande attention aux chats. S'il y a des sourates consacrées à la fourmi, à l'éléphant, à la vache, si le chien accompagne dignement le sommeil des gens de la caverne, si l'araignée à la place que l'on connaît, rien ou si peu concernant le chat. Même le redoutable et non moins sceptique Al Jâhiz en convient. Il avoue même son ignorance quand à l'origine du chat et qualifie de « pseudo-explication » les interprétations

de certains commentateurs du Coran qui rapportent que « Les passagers de l'Arche de Noé se disant incommodés par la multitude de souris, se plaignirent auprès de Noé qui supplia Dieu de les débarrasser de ces animaux. Dieu lui dit d'ordonner au lion d'éternuer, ce qui fut fait. Des narines du lion sortit un couple de chats. »<sup>2</sup> Mais c'est un obscur philologue arabe du 9<sup>e</sup> siècle qui se montre le plus lucide quant à la vraie nature des chats. Ibn Nâqir, remarque fort justement que « de tous les animaux, domestiques ou non, c'est le chat qui manifeste le caractère le plus rebelle ; lorsqu'il courbe l'échine, qu'il agite frénétiquement sa queue ou qu'il ronronne bruyamment, ce sont là autant de manifestations d'un profond mécontentement, d'une sérieuse irritation. (...) Lorsqu'il est insatisfait, on peut dire que le chat clame sa révolte de la manière la plus pacifique qui puisse exister : il boude. »<sup>3</sup> Il s'agit probablement de l'analyse la plus moderne : le chat est profondément non-violent.

Aussi, il est vain de vouloir parler à un chat et, seule Alice, l'héroïne de Lewis Carroll, possédait ce pouvoir et, perspicace, elle avait tôt fait de remarquer que « les chattes ont une très mauvaise habitude : quoi qu'on leur dise, elle ronronnent toujours pour vous répondre. »<sup>4</sup> Ce ronronnement, c'est la distance ironique que mettent les chats entre eux et le monde où nous vivons, c'est une attitude paisible qui n'interdit rien mais n'autorise pas encore l'intimité de la relation.

Au milieu du paysage changeant de nos vies, alors qu'on nous interdit de choisir, de prendre position face à l'impuissance dans laquelle nous risquons de nous noyer, peut-être que ce chat qui boude nous apprend-il à faire face à l'injustice. A l'image du chat de Mohammed Dib : « Depuis déjà un moment, le grand chat, d'un beau noir, se tient, ventre allongé sur la terrasse, dans la fière posture du sphinx. Il boude. »<sup>5</sup> En vérité, c'est à lui que nous pensons ici.

1. Takis Theodoropoulos, Les sept vies des chats d'Athènes, Ed. S. Westprieser, 2003.  
2. Al Jâhiz, Le Livre des animaux, Ed. Sindbad, Paris, 1988. Par ailleurs Al Jâhiz se trompe lorsqu'il note « la bonne odeur qu'exhale la bouche des chats » au contraire des chiens. Il faudra revenir sur ce point d'une extrême importance.  
3. Ibn Nâqir, Le grand traité des animaux, Dar Essinawr, Damas, 1911.  
4. Lewis Carroll, De l'autre côté du miroir, Gallimard, Paris, 1994.  
5. Mohammed Dib, L'histoire du chat qui boude, Albin Michel, 2003.

S'il n'y a pas de réelle rentrée littéraire en Algérie – ni en septembre, ni à aucun autre mois de l'année –, on peut constater qu'à l'occasion du Salon International du Livre d'Alger une série de romans paraissent. C'est un bon signe, car la bonne santé d'un pays se mesure aussi à l'aune du nombre de romans qui y paraissent et donc du spectre couvert par son imaginaire.

**" ...la bonne santé d'un pays se mesure aussi à l'aune du nombre de romans qui y paraissent et donc du spectre couvert par son imaginaire. "**

Nous avons en sélectionnés ici quelques uns – choix arbitraire certes – plus dans le souci de donner envie d'aller voir de plus près de quoi il en retourne que d'émettre un jugement quelconque.

Bonne lecture donc...

**Corinne Chevallier**  
**LA NUIT DU CORSAIRE**

Editions Casbah, Alger, septembre 2005.



“ Comme il l'avait annoncé, et malgré la tempête qui continuait à faire rage, Sélim partit le lendemain en compagnie de quatre notables. Puis le temps passa...  
Le jour de leur retour le soleil scintillait sur la campagne, les amandiers étaient en fleurs, le printemps verdissait le flanc des collines. Djebir et Yahya qui jouaient sur les terrasses du Palais furent les premiers à apercevoir le navire qui entrait dans la baie. Dégringolant aussitôt jusqu'au port, ils ameutèrent tant les badauds par leurs cris que toute la ville se bousculait sur le rivage quand les négociateurs débarquèrent. Mais dès que le Cheikh mis pied à terre, le front barré d'un pli soucieux, suivi par les quatre dignitaires tristes et taciturnes, la foule soudain inquiète fit silence.

Sans accorder un regard aux membres du Conseil qui se précipitaient pour l'accueillir, Sélim escalada d'un pas pressé le raidillon rocaillieux qui desservait le port.  
— Venez me retrouver au Palais, se contenta-t-il de lancer d'une voix sèche.

Djebir chercha son père des yeux. Il l'aperçut, un peu plus loin, parlant avec le Grenadin, et en se faufilant jusqu'à eux il entendit le marchand de cuirs ricaner au dessus de sa tête.

— Les imbéciles ! Ils ont enfin compris qu'on ne traite pas avec ces gens là.

— Que Dieu nous protège ! murmura Youssef.

Il s'était raisonné depuis le départ des émissaires et avait, peu à peu, repris espoir. Mais aujourd'hui il retrouvait ses pires craintes. Plein d'appréhension, il planta là Hamza et son fils et, le coeur serré, alla rejoindre les notables qui se ruaient vers le Palais.

Comme on pouvait s'y attendre les conditions du traité étaient dures.

Passe encore pour le tribut important qu'il faudrait payer chaque année : El-Djezair était prospère et la ville était prête à subir n'importe quel sacrifice financier pour éviter l'occupation. Mais le ton changea quand les notables apprirent qu'ils devaient libérer tous les captifs chrétiens. Omar, qui était l'un des plus gros propriétaires d'esclaves de la ville, fut le premier à s'insurger. Depuis quelques années il les accumulait, fier du prestige que lui conférait son important cheptel, sans compter la vengeance qu'il savourait à les voir ramer sur sa galère, lui qui avait eu une partie de sa famille massacrée en Espagne. Il était beaucoup plus touché que d'autres qui, comme Youssef, se contentaient d'esclaves noirs pour assurer leur train de maison. Il regimba donc violemment mais, sans tenir compte de ses protestations, Sélim ordonna que soient immédiatement recensés tous les captifs. Il les amènerait lui-même au Roi d'Espagne quand, dans les jours prochains, il irait faire sa soumission à Burgos.

— Parce qu'il doit aller se prosterner devant ce chien ? glissa Youssef, atterré, à son voisin qui avait fait partie de l'ambassade.

— Hélas ! soupira l'autre, tu n'as pas entendu le pire. Sélim semblait soudain désespéré et un silence inquiet tomba sur l'assemblée.

— Mes frères, dit-il enfin, je vous jure que nous avons fait tout notre possible. Malgré nos efforts, nous n'avons cependant pas pu empêcher l'ennemi d'inclure dans notre traité une clause, une clause inique...

Il marqua une pause et les quatre notables qui l'avaient accompagné baissèrent tristement la tête.

— Nous avons protesté, continua péniblement Sélim. Nous avons crié, supplié, menacé mais nous avons dû céder. Les Espagnols exigent de construire un fort sur

les îlots d' El-Djezair...

Il ne put aller plus loin. Des exclamations s'élevaient de toutes parts. Quoi ? Une forteresse espagnole dans le port ? Des canons braqués sur la ville, à quelques portées d'arbalète des remparts ? Une garnison ennemie qui allait bloquer leur commerce, empêcher leurs bateaux de partir en course ? Comment pourrait-on interdire aux soldats d'entrer dans la ville quand ils le voudraient ? Dans un vacarme effroyable, chacun exposait une nouvelle raison de refuser et les mêmes, qui les jours précédents avaient soutenu le projet de Sélim, criaient maintenant à la trahison.

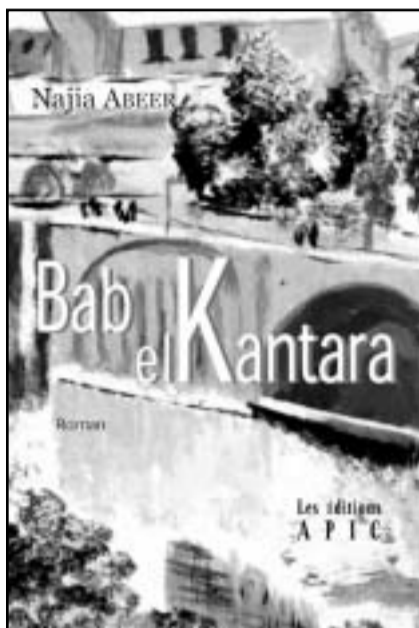
”

Corinne Chevallier est née et vit à Alger. En 1986, elle publie à l'O.P.U "Les Trente premières années de l'Etat d'Alger, 1510-1541". En 2001, elle publie un roman, "La petite fille du Tassili" chez Casbah Editions.

Passionnée par l'histoire de sa ville natale, elle se consacre depuis quinze ans à des recherches sur la période du 16e siècle.

NAJIA ABEER  
BAB EL KANTARA

Editions Apic, Alger, septembre 2005.



“L’hiver ne s’annonce plus, il est bel et bien là. Les radiateurs sont chauds. Nos têtes aussi. Il règne une ambiance de pré fête enrobée de grande nervosité. Tout arrive en même temps. Les devoirs à peine terminés, les interrogations écrites pleuvent comme des criquets pèlerins et les compositions arrivent au galop. Arrive aussi le nouvel An à grands pas et les préparatifs sont largement entamés. Certaines filles se sont volontairement privées de sortie, d’autres ont tellement à faire qu’elles sont privées de sortie d’office. Une liberté confisquée sans contestation. C’est monsieur Alain qui orchestre les travaux et son programme est vite établi avec l’aide des anciennes et quelques collègues. Baya, la pin-up de la promo, fera l’animatrice. Elle portera une robe noire moulante avec des strass et des colants argentés. Elle minaudera comme une chatte au printemps. Il faut reconnaître qu’elle a beaucoup de présence, beaucoup d’allure et surtout le sens de la répartie très succincte.

Cette année, les nouvelles - c’est à dire, nous - joueront " Les Fourberies de Scapin " de Molière. C’est le rôle de Géronte qui me tombe sur la tête. Une Rouge déclamera les plus belles tirades de Phèdre et une Bleue nous parlera des principes fondamentaux de l’éducation chez J.J.Rousseau. Une seconde Bleue aura à réciter tout le texte : " Si j’étais riche... ", Extrait de " l’Emile ". Les Roses encadrent, orchestrent, coordonnent et... ordonnent. Hadda nous lira un poème de Mufdi Zakaria et Lida nous chantera le " Charme de l’Automne " de J. Delille. Il y aura bien sûr une danse expressive dont le thème sera le combat pour notre indépendance et en dehors du rôle de Géronte, mademoiselle Ben... - c’est à dire moi - exécutera une sonate de Clémenti sous le regard protecteur de Monsieur Stravensky qui, depuis qu’il a su que je pianote un peu, ne me lâche plus. Il y aura bien entendu quelques chants patriotiques mais nous débiterons avec l’Hymne normalien. Razika, la plus fofolle de la classe, nous lira la lettre d’Alfred de Musset à Lamartine. Nous finirons avec un piano à quatre mains : Préludes de Chopin. J’aurai l’honneur d’être assise à côté de mon professeur et là, je ne céderai pas ma place pour tout l’or du monde. Fazo aura la tête de Scapin. A minuit, tout le monde se retrouvera au réfectoire autour de la dinde et tout ce qui l’accompagne.

En attendant, l’odeur des compositions et leurs relents hantent les lieux. L’étude du soir est rallongée de trente minutes et l’extinction des feux aussi, bien entendu. Fait inexplicable, du jour au lendemain, les Rouges sont rentrées dans leur coquille, les Bleues sont presque invisibles et les Roses nous aident beaucoup. Les surveillantes serrent l’étau et Minus fait moins de visites. Une fois, une seule depuis sa première apparition au réfectoire, Madame a fait

claquer ses talons dans les couloirs. Lida a mis ses lectures extra scolaires au placard, Samia a repris confiance en elle, Nima racle le broc à café pour garder les yeux ouverts le plus longtemps possible, Hadda prie toujours le bon Dieu en français, la " sauf une " écrit des théorèmes et des axiomes sur tout ce qui se présente à elle, notre amoureuse transie ne cligne plus des yeux, Baya est dégoûtée par le spectacle prolétaire que nous lui offrons et les djidjelliennes refusent de glousser. C’est qu’elles sont de grandes bûcheuses ! Elles se concertent, se consultent, comparent, vérifient et écrivent beaucoup.

Deux semaines sans sortie. Deux semaines de dur labeur. Deux semaines sans rock and roll, ni cha-cha-cha, ni charleston.

Les compositions terminées, nous n’attendons pas les résultats. L’heure est aux répétitions. Scapin et sa clique se retrouvent tous les soirs dans la salle de réception, les danseuses se rejoignent au gymnase avec Maya le matin et le professeur de musique me consacre une heure, tous les jours pendant le goûter. Hadda est emportée par ses déclamations et c’est tout juste si elle ne les confond pas avec ses versets, Fazo fait l’estafette quand elle n’est pas aux répétitions. Minus surveille son factotum de très près. Il faut dire que le couple qu’ils forment tous les deux est à lui seul un spectacle qu’aucune de nous ne veut rater. Dès qu’ils passent dans le hall, tous les yeux glissent vers la fenêtre.

Les filles qui ne participent pas au spectacle ne sont pas en reste. Elles ont mille et une choses à préparer : cartes d’invitations, décors, costumes à retoucher ou repasser, textes à recopier en lettres d’imprimerie, programme avec de petites frises sur un bord pour nos invités d’honneur... La grande famille normalienne vit des moments intenses.

Née en 1948 à Constantine, Najia Abeer a enseigné l’anglais ; elle vit et travaille à Alger.

Elle a déjà publié deux romans, Constantine et les moineaux de la murette (Barzakh, 2003) et L’albatros (Marsa, 2004).

“D’ehors, le temps est toujours au gris. Le crépuscule du soir diffuse une lueur toute aussi blafarde que mes craintes et mes perspectives. Ce que j’ai vu sur les façades de l’immense tour et ce que j’ai lu dans l’opuscule du vieux bouquiniste laissent présager un futur despotique posé sur des fondations frustes. Je viens de sortir de cette librairie sans âme, en laissant derrière moi le vieux bouquiniste se camoufler sous les applaudissements des rongeurs conquérants et je ne sais où aller. Sans trop me poser de questions, je m’étale sur le trottoir mouillé. Le porche de l’échoppe au savoir utopique me servira d’abri pour passer la nuit en attendant les clartés plus attrayantes du jour. Peut-être, vais-je rêver de luxe, de poésie, de belles aventures et de bonnes compagnies ? Enfin, je peux toujours rêver ! Je lève la tête : sur la porte de la boutique, il y a une plaque avec un numéro gravé dessus " Librairie B114. " Du coup, je pense plutôt que je vais cauchemarder ! L’omniscience s’est éteinte... tout comme mon envie de faire de jolis songes.

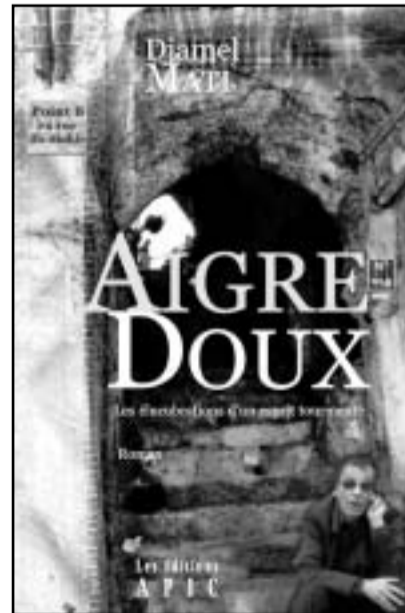
L’humidité me donne froid et c’est en chien de fusil que je me cale pour dormir. Las, je m’apprête à fermer les yeux, lorsque un gros rat au pelage gris sort de son trou pour venir me faire les poches. Je reste immobile, faisant le mort. J’ai toujours eu peur de ces mammifères rongeurs. Il cherche apparemment quelque chose de précis. Elles sont malignes ces bêtes et elles savent ce qu’elles veulent : tout comme nous les humains, à part que nous vivons en haut, et elles en bas. Parfois, il leur arrive de venir occuper notre espace et nous en profitons pour prendre le leur. Finalement après m’avoir toisé avec ses minuscules yeux luisants, ce rat me trouve inconsistant. Il préfère tenter sa chance dans les sachets-poubelles déjà éventrés. Seulement d’autres, avant lui, sont venus chercher leur repas. Ce sont des gens de la rue, tout comme moi. À partir de maintenant, les humains et les rats se partagent la ville pour la même cause : la survie de l’espèce. Je cherche dans ma poche mes pilules au goût " aigre-doux ", j’en prends toute une poignée pour m’envoyer sur orbite. Au moins, dans ma léthargie, je quitterai ce lieu maudit... Profitant de mon profond sommeil : les rats avaient envahi les villes, ils surgissaient des tréfonds de nos vies pour occuper les quartiers cossus que nous avions pris soin de polluer. Quelle aubaine pour nos inclinations expansionnistes !

Aussitôt, nous avons saisi l’occasion pour squatter à notre tour les égouts et les caves désertés par les muridés envahisseurs. Ces surmulots avaient bu l’eau claire de nos sources ; pour nous venger, nous nous étions enivrés dans les cloaques des eaux sales et troubles. En haut, les rongeurs avaient vidé nos réfrigérateurs remplis de produits étiquetés et non contrôlés. En bas, nous nous étions empiffrés de nos immondes volées et cachées par les rats. Dans les berceaux délaissés, ces mammifères nuisibles avaient nourri de liquide laiteux les enfants que nous avions abandonnés dans notre hâte de partir. Dépouillés de nos instincts parentaux, nous avions traqué puis mangé les rats au milieu des tas d’ordures. Nous n’étions pas mécontents de ce changement, nous ne leur avons rien laissé d’agréable en haut, tant pis pour eux, ces vandales, porteurs de peste ! De toutes les façons, il ne faisait plus bon vivre sous l’énorme nuage violet qui recouvrait le ciel, jadis bleu et pur, d’une bonne partie du globe. Cet immense cumulo-nimbus, aux boursoflures violacées, animé par des courants d’air chauds nous restituait, sous la forme d’une pluie acide et sèche composée de particules de cendre aux couleurs noires et violâtres, les résidus que les cheminées de nos usines crachaient vers le ciel.

Des heures, des mois ou des années avaient passé depuis ce chassé-croisé migratoire. Nous avons appris à vivre en bas, loin des rats qui s’empoisonnaient l’existence à l’air vicié que nous avions fabriqué en haut. En personnes civilisées et intelligentes, nous nous étions organisées en hordes structurées et hiérarchisées, de la même manière que quand nous vivions en haut : les plus forts, donc forcément les plus riches, dirigeaient les autres. La bataille pour le pouvoir et pour l’argent était rude, comme avant, lorsque nous vivions en haut. Les coups bas étaient de mise dans ces bas fonds. Les rats, eux n’avaient pas évolué, c’était toujours le dominant qui protégeait le reste de la famille, toujours le chef qui cherchait la nourriture pour les siens et testait en premier la toxicité des aliments trouvés ; certes, il arrivait parfois qu’ils s’entreussent, mais pour la sauvegarde de leur race. Nous, les gens d’en bas, moins philanthropes et plus pragmatiques, nuisions presque toujours pour le plaisir de réussir, d’accomplir ou d’assouvir des desseins égocentriques. L’instinct de survie est un instinct animal ! Nous étions des humains, nous les gens d’en bas ! C’est plutôt un instinct de vaincre que nous développons pour évoluer.

DJAMEL MATI  
AIGRE-DOUX

Editions Apic, Alger, septembre 2005.



Djamel Mati vit à Alger où il est ingénieur dans un centre de recherche. Il est l’auteur de Sibirkafi.com (Marsa, 2003) et de Fatras de maux (Apic, 2004).

Slimane Aït Sidhoum  
**LA FAILLE**

Editions Chihab, 145 pages, Alger septembre 2005.



“ Je l'ai planté là en lui gâchant sa soirée ou notre supposée dernière soirée avant mon retour sur Alger. Je l'ai mis en gage, comme disent les Algérois, et la caution pour le récupérer vaut tout le mépris que j'ai pour lui. Les Français peuvent se le garder pour l'éternité et ce n'est pas moi qui irais le délivrer de ses certitudes. Avec ses illusions de conquérant, il croyait que j'étais dans sa poche. Une leçon qu'il aura à ruminer toute sa vie, ce goût de l'inachevé va le travailler jusqu'à sa mort. Mon souhait le plus fort serait de voir ses prétentions de bourreau des cœurs retomber et reprendre des proportions humaines.

Je voulais donner aussi à notre dernière étreinte une touche cinématographique. Un film qui se terminerait dans les larmes et les regrets pour l'un des héros. Il faut toujours un vainqueur et un vaincu. Avec le recul nécessaire, je suis arrivée à la conclusion qu'il était sûr que je lui avais cédé facilement. Il aurait de quoi épater la galerie par cet exploit parisien. Il dirait à l'assistance ébahie : "J'ai eu la femme d'un colonel." En fait, il me prenait pour une de ces femmes banales qui pourrait troquer sa vertu contre quelques compliments mille fois rabâchés : une pâle copie de clichés entendus ici et là.

La semaine qu'on avait passée ensemble l'avait installé dans cette forme d'euphorie qui était consubstantielle aux grandes illusions. J'avais saisi le dernier jour comme l'opportunité idéale pour lui porter l'estocade ultime. Remettre les pendules à l'heure et lui faire comprendre à jamais que ce n'était pas lui qui menait le jeu. On s'était vu trois fois, et la quatrième, j'étais dans ses bras. J'avais déposé dans l'empressement de sa passion et le poids de la solitude parisienne vingt ans de fidélité à un mari vieillissant. Je savais depuis mon premier jour de mariage que cet acte réprouvé par la morale bigote était inscrit dans la trajectoire de nos intérêts convergents.

À vingt ans, j'étais déjà Madame Chouka. Mes parents m'avaient matraqué tout l'été en vantant les mérites

de cet homme de trente-cinq ans qui revenait de l'Union soviétique avec le grade de commandant. Il était d'accord pour me laisser poursuivre mes études. Il avait poussé sa bonne volonté jusqu'à me décharger des tâches ménagères en engageant une gouvernante. On disait "gouvernante" pour faire bien en société, devant toutes les femmes avachies par les salons de soins esthétiques qu'on fréquentait. Chacune de nous vantait les talents de sa "gouvernante" qui n'était en réalité qu'une bonne à tout faire, exploitée jusqu'à la moelle.

Je ne m'aurais jamais imaginé succomber à ce journaliste sans bac. Je me voyais au minimum dans les bras d'un ponte du régime. Il y avait une légion de courtisans qui me tournait autour, et faire comme les autres, histoire d'emboîter le pas à mes compagnes mondaines qui ne cachaient jamais leurs galipettes et les identités des soupirants. Il y avait surtout ce contrebandier qui a surgi dans la vie de mon mari par enchantement et qui ne cessait de me faire des cadeaux et des œillades. Il exprimait son désir de me culbuter comme une vulgaire entraîneuse de cabaret par son assiduité à venir chez nous.

Mes deux filles avaient compris le jeu du contrebandier, mais, hélas ! mon mari croyait profondément à la sincérité de l'amitié que lui portait ce plouc aux manières frustes. Il m'énervait particulièrement quand il posait devant moi des sachets en papier fleuri en disant : "Regarde ce que t'a envoyé Haj Frik." Cet aveuglement était désespérant. Je finissais toujours par accepter sans broncher, en espérant qu'il arriverait à décoder le but ultime de cette gentillesse non dénuée d'intéressement.

Le journaliste sans bac était prévenant et je pourrais même le qualifier de galant. Je dois au moins lui concéder ça. J'avais tout de suite compris qu'il était bourré de complexes. Il les portait dans ses manières et dans ses habits. Il avait les complexes de ceux qui étaient nés dans les villes de l'intérieur. Il essayait toujours de se dépasser. Dans les discussions, il montrait à

tout bout de champ l'étendue de sa culture et de ses connaissances. Il maîtrisait un rayon dans divers domaines. Enfin, c'était le minimum quand on a vécu dans une bourgade coupée du monde, de remplir le vide et l'ennui par un peu de culture générale. Il me faisait penser à ces lettrés de province qui gagnaient à tous les jeux télévisés que programmaient les chaînes françaises.

Je l'imaginai ne jamais s'endormir avant d'avoir appris par cœur une dizaine de pages de l'encyclopédie Universalis. Ses gestes calculés et sa diction contrôlée trahissaient souvent des manières d'être abruptes, en un mot une nervosité caractérisée et pathologique.

”

“ Marcel (alias le Furet) n'est ni moche, ni petit, ni grand, ni beau. Pas de charme, pas d'humour, pas d'esprit, pas de muscles, plat, il n'inspire que la gêne. Et il n'y a, évidemment, que lui qui ne le sait pas. Il est même convaincu du contraire, et c'est tant mieux ainsi car ce sont les autres qui ont instauré les canons de la beauté et peut-être que, sur une autre planète, c'est lui qui serait le symbole de la grâce et le synonyme de la volupté.



Mohamed Badaoui  
**NEUF MOI**

Editions Chihab, 140 pages, Alger, septembre 2005.

Marcel diffère aussi des autres humains par cette étrange passion, cet indescriptible bonheur, cette joie incommensurable qui éclot dans son cœur tous les vendredis, ce jour qui est pour lui le véritable jour du Seigneur. Et pendant que toute la population, usée jusqu'à la corde par une longue semaine de travail, baille et traîne un corps de plomb, lui, en revanche, sent tous ses sens en éveil et veut jouir de la vie comme si c'était pour la dernière fois.

C'est ce soir qu'il enflammera, comme à son habitude, le Pikinini, cette boîte de nuit kitsch, très à la mode en ce moment, qu'il fréquente, assidûment, depuis son ouverture, il y a de cela quelque mois.

Sans perdre, toutefois, le contrôle, il piaffe ainsi dès le matin, car danser le Tagalamentag demande une préparation minutieuse et une concentration soutenue. Aussi dès l'aurore, il observe un régime des plus sévères pour qu'une fois sur la piste, sa performance soit plus éblouissante que la fois passée. Ce jour-là, ni les gestes qu'il fait, ni la nourriture qu'il prend, ni les vêtements qu'il porte, ne sont le fruit du hasard. Avec la précision d'un horloger, il s'applique à préparer chaque détail et vérifie constamment, une à une, toutes les retouches qu'il apporte au programme, déjà draconien, qu'il s'impose pour perfectionner son art, dans lequel tout le monde lui reconnaît une maestria incontestable.

Jamais un homme ne s'était donné aussi entièrement à une activité fut-elle artistique, jamais quelqu'un ne s'est dévoué ni personne n'a jamais adoré avec cette ferveur un dieu, un maître, un amour et consacré, chaque seconde de sa vie, chaque partie de son corps, pour n'exister qu'à travers sa passion comme le fait Marcel à travers le Tagalamentag.

Ce phénomène en apparence inexplicable découle, vraisemblablement et en l'absence de toute preuve, de deux principaux facteurs. Le premier, basement matériel, est probablement relatif au fait que Marcel, qu'un psychologue paresseux peut qualifier de mono-

maniaque, est pauvre parce qu'il est au chômage depuis bientôt cinq ans et ne donne aucun signe de pouvoir un jour en sortir. Surtout qu'il s'est parfaitement adapté à un rythme de vie austère et sans aucune surprise. Dolce vita qu'il maîtrise totalement et ne la changerait pas pour aucune autre situation confortable, du moment que sa vie ne vibre pour rien d'autre que le Tagalamentag.

Ainsi, pour s'offrir son délire au Pikinini, il commence à économiser dès samedi matin en découpant, par exemple, en quatre parties égales, le morceau de savon qu'il achète au magasin le moins cher en ville, afin de s'en servir pendant un mois. Il n'allume qu'une lampe à la fois et n'ouvre les fenêtres que pendant cinq minutes, toutes les quatre heures pour éviter les pertes de chaleur, en prenant aussi le soin de boucher le moindre petit trou énergétivore. Il pèse, d'autre part, sur une petite balance, cadeau de sa tante, tous ses repas pour n'outrepasser, sous aucun prétexte, l'apport calorifique strictement nécessaire à son organisme et fume, taffe par taffe, deux cigarettes par jour.

Le jeudi, le jour des courses, il sort très tôt et ne revient qu'à la fin de l'après-midi. Et ainsi, il investit, tel un électron libre muni d'une charge négative, tous les quartiers, visite tous les marchés, compare tous les prix, hésite pendant un quart d'heure devant deux produits équivalents dont les coûts diffèrent de trois cents, déterminé à ne pas alourdir, quel que soit le sacrifice, les cinq dollars d'un budget quotidien aussi solide qu'un plan d'affaire de compagnie d'assurance.

Mais aujourd'hui, il se sent plus riche que les autres. Une soirée au Pikinini lui coûte un paquet de cigarettes, deux pichets de bière en promotion, deux morceaux de pizza qu'il avale avant de rentrer au night-club, soit un total de 28,25 \$ et donc 113 \$ par mois, un magot qu'il claque, fier et heureux, comme d'autres tirent un feu d'artifice.

”



Mourad Djebel

## LES CINQ ET UNE NUITS DE SHAHRAZÈDE

Editions La Différence, Paris, septembre 2005.

“ **C**i-(sé)journe à jamais gisante des idéaux, fille furtive des fureurs jouissives, Jocaste, pas très loin de l'inceste. J'habiterai à jamais la diptyque consonance des rives, multiple appartenance. Fille de l'air, issue de la terre africaine par césarienne, l'eau marine dans sa dominance accueillera mes serments. Des ardeurs aqueuses des vagues aux chants des noces, la Divinité Tutélaire, sera de tous les serments... Cela te rappelle

Oui, cela lui rappelle. Assis, coincé entre le rebord d'une baignoire dans une salle de bain d'un appartement parisien et un meuble sans histoire, contrastant dans son apathie physique avec la fièvre de sa mémoire, cela lui rappelle la plage et la falaise qui constituait une pointe où la côte de part et d'autre formait un angle presque droit.

(...)

Oui, cela lui rappelle la plage, la falaise (unique et même lieu emblématique, condensé de son histoire avec celle qui se multipliait en facettes et en contrastes, tantôt Loundja, tantôt Shahrazède, les deux à la fois, et bien d'autres encore) tant de fois sillonnées par leurs pas et leurs regards, que le temps inclinât à la clémence ou la rudesse, que l'atmosphère des promenades se déclinât sur des tons légers de douceur et de rires ou des tons graves des petits et grands drames collectifs ou personnels. Rituel immuable entre elle et lui cette promenade, à une trentaine de kilomètres de la ville qui les a vu naître et grandir, depuis si longtemps, depuis le jour où elle avait acheté une voiture. Il n'était alors que lycéen.

Même si, les toutes dernières années avant son départ définitif du pays, leurs retrouvailles étaient très rares, à chaque fois qu'ils se revoyaient et quel que fût l'œil

du ciel, colérique, maussade ou rieur, ils y venaient à cet endroit qui avait pris pour eux une valeur sacrée, quelque chose de l'ordre du pèlerinage surtout à partir du jour où elle avait baptisé la falaise. " Divinité Tutélaire ", avait-elle décrété. Nul autre lieu ne leur permettait de mieux se retrouver l'un l'autre, retrouver la charge émotionnelle qui les unissait, retrouver ce qui les avait construits l'un dans l'autre, l'un par rapport à l'autre.

La très grande plage disposée en long arc d'ellipse qu'ils parcouraient, jusqu'au pied du flan latéral de la falaise avant de remonter, selon les jours, par le long chemin en pente ou au plus court en escaladant la roche stratifiée disposée en un escalier très irrégulier (dont les marches auraient été disposées par la nature pour les révolus, des géants ou des cyclopes) jusqu'au haut de l'escarpement rocheux pour se poser un peu si le temps s'y prêtait, sinon côtoyer son bord jusqu'à un hôtel, contourner ce dernier par l'intérieur des terres, longer ensuite la seconde partie de cette sorte de grande terrasse naturelle, revenir enfin vers la cafétéria de l'hôtel pour boire quelque chose et discuter longuement avant de redescendre, de refaire la plage à pied dans l'autre sens et reprendre la voiture pour retourner en ville.

Assis maintenant sur le rebord de la baignoire, son corps ne cesse de changer de position, et ses yeux de cible, son regard, dans une tentative sans résultats probants de fuir la lettre, se fixe tantôt sur les innombrables jets continus d'eau crachés par une pomme mobile de douche, ersatz d'une pluie diluvienne mère de tous les déluges ; tantôt sur le meuble, aussi impassible qu'un vieux pachyderme de zoo, et qui lui présente docilement sur son plateau supérieur une batterie de vaporisateurs, de déodorants, de parfums féminins, de produits de beauté, de crèmes en tout genre, une exposition permanente de pacotilles, une sémiotique de consommation ; tantôt sur le miroir que je pressais de me mentir, de me refléter n'importe quel bobard ", me dit-il bien plus tard quand il évoqua pour la première fois avec moi ce moment, sans s'étaler. Peut être parce qu'il projetait déjà de me donner ses propres Carnets qui décrivaient en partie son état d'alors, ou pensait-il que je n'étais pas assez curieuse ou encore que j'étais jalouse d'elle ? Je ne sais pas ! Je n'étais pas au fait de beaucoup d'éléments et je n'avais encore qu'une idée partielle de son aventure avec cette Loundja-Shahrazède aux multiples visages qui provoquait chez moi, c'était vrai, une forme de rivalité au début. Aussi, je simulais celle qui n'était pas assez attentive à ses propos.

Né en Algérie en 1967, Mourad Djebel y fait des études d'architecture. Il quitte le pays natal en 1994 pour s'installer en Afrique de l'Ouest avant de rejoindre la France où il réside aujourd'hui. Il a publié en 2001 son premier roman, Les sens interdits.

“ **M**a porte rend un bruit inquiétant. Elle ne fait pas toc toc mais bang bang. Elle est blindée, c'est une chose, mais quand même l'actualité fait penser à d'autres phénomènes.

J'ouvre en me tenant sous la protection de chambranle. Un réflexe : " Chkoun ? qui va là ? " Ce n'est pas la patrouille, pas les sermonneurs, ni les défenseurs de la Vérité, ni la voisine de la rue Marengo, une vieille gorgone mafflue à point qui revient sans cesse aux nouvelles, armée de mille convictions éculées, ni rien d'aussi méchant. Ce n'est fort heureusement pas notre facteur, le brave Moussa, le galérien de Rampe Vallée, un vieux cheval de guerre outrageusement bavard qui jour après jour, sauf les temps d'émeute et de grèves, sème sur son passage alarmes et virus paperassiers, mais une jeune fille tout ce qu'il y a de rigolo. Elle a répondu : " C'est moi ! " Inconnue au bataillon. Menue, vêtue à la Star'Ac, avec les moyens du bord cependant. Erreur de calcul ou pure invention, le jabot est à lui seul un déguisement pour une famille de fofolles. Propre sur elle, n'était pas la cacophonie des couleurs. Sa coiffure emprunte à différentes coutumes tant anciennes que du dernier cri.

Maquillée jusqu'aux cils. L'œil, noir, blanc et vif, barbote dans une mare de Rimmel entourée d'une bonne étendue de verdure. Il ne manque rien, un épi, un orgelet peut-être, pour jurer que la petite souillon vient d'une lointaine campagne. Son parfum n'a rien à

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Boumerdès. Son premier roman, Le serment des barbares, a été unanimement salué par la critique et par le public. Harraga est son quatrième roman.

envier au nuage de Tchernobyl. Un scandale ambulante qui aurait inexplicablement échappé au courroux d'Allah. Un fourre-tout tire-bouchonné complète ses seize, dix sept ans en vadrouille. Il traîne à ses pieds comme la peau d'un serpent remis à neuf. Aux lèvres, pulpeuses à souhait, une moue rouge sang, entre agacement et questionnement. L'air de ne douter de rien derrière un sourire souverain. Et pour couronner l'affaire, enceinte de plusieurs mois, le nombril en l'air.

« Tata Lamia ? me dit-elle fermement du haut de son mètre cinquante.

- Euh... ça dépend.
- Je suis Chérifa !
- Bien... et alors ?
- C'est Sofiane qui m'envoie. J'arrive d'Oran.
- Quoi ???!
- Il t'a appelée ?
- Euh... non.
- Tu me laisses entrer ?
- Euh... si tu veux.
- Merci.
- Non, c'est moi.
- C'est drôle chez toi.
- C'est toi qui le dis.»

C'est aussi de cette manière que les tourbillons entrent dans la maison. Rien, absolument rien, dans ma façon d'être ne laissait entrevoir qu'un jour j'ouvrirais ma porte et ma vie à de tels bouleversements. J'ai ouvert parce qu'il en va ainsi, on ouvre lorsque quelqu'un frappe à la porte. On pense aux casse-pieds, et dieux sait si le quartier en compte des violents, et plus encore aux sermonneurs, aux violeurs, aux gendarmes, on se dit que ces gens n'ont pas d'heures, pas de principes, mais aussi, pour se tranquilliser et se laisser prendre au rêve, on s'abandonne, on croit au miracle, à la Providence qui sait récompenser les grandes attentes, à toutes les heureuses nouvelles qu'une vie obscure fait miroiter dans la tête.

(...)

A dire le vrai, j'ai ouvert machinalement. Je suis ainsi, une femme d'élan. Machinalement, peut-être pas,

l'espoir de revoir mon frère, de l'entendre un jour toquer à la porte, ne me quitte pas. Tous les bruits me le rappellent. La torture ne prendra jamais fin. Sofiane, je le sais, est parti pour ne jamais revenir.

La bonne éducation est un handicap. On a tout l'air d'un albatros tombé du ciel dans un panier de bachi-bouzouks. Une politesse entraînant l'autre, j'ai offert la limonade à l'importune, puis le souper, un œuf et une orange, et tout ouïe, j'ai stoïquement enduré son bavardage. Pouvais-je lui refuser une couche pour la nuit ? L'hospitalité ne s'arrête pas au pied du lit. Sans plus attendre d'ailleurs, l'effrontée avait enfilé sa nuisette pendant que je débarrassais la table. La suite venant de soi, je lui ai tendu un oreiller et une paire de draps, et je l'ai gratifiée d'un bonnet musical qu'elle a pris pour une invitation à la fête. Elle a tant ri et parlé longuement, de tout, du coq, de l'âne, des fanfreluches, des chebs, du raï et de ce que Schéhérazade, l'incomparable insomniaque, n'a jamais vu ni entendu dans aucun conte.



Boualem Sansal  
**HARRAGA**

Editions Gallimard, 274 pages, Paris, septembre 2005.

TESTAMENT

Écrit en pattes de mouches, au verso d'un plan de Sydney, Australie, découvert dans la petite poche du jean de mauvaise qualité que portait Omar au moment de sa mort (note du scribe).

“ **M**oi Omar, déclare solennellement que je ne me suis jamais suicidé. Affirmer le contraire ne serait que pure calomnie. Je déclare en outre que seul mon esprit a dicté la présente histoire, faite de fragments d'histoires vécues par moi-même ou rapportées par des tiers. C'est l'ensemble, un fatras de mes ultimes instants ici-bas qui sera rapporté dans ce livre. Celui qui sera chargé de raconter par l'écriture ce fatras de choses vraisemblables ou de divagations enfiévrées, est un scribe qui aura certainement envie de petits plaisirs entre autres celui de se raconter, comme tout scribe qui se respecte, depuis la nuit des temps.

Ainsi des personnages pourront, comme dans la vie normale, apparaître et disparaître sans avertir, ni laisser de traces. Des visages flous, des noms rappelés-oubliés. Loin de mon enveloppe charnelle, mon esprit a continué à observer d'une manière, sans jeu de mots, détachée, la réalité mesquine vécue par les gueux. Les " Ouled Heb Errih ", ou " Fils de la Tempête ", ceux qui roulent comme les chardons emportés par le vent, n'importe où, vers nulle part, au gré d'une force supérieure qui les domine, les pousse et les oriente comme elle l'entend. " Ouled Heb Errih " est l'appellation méprisante donnée aux gueux par les braves gens bien pensants. C'est aussi l'étiquette dont ils affublent ceux de nulle part venus et n'ayant nul endroit où aller, qui ne possèdent ni passé, ni présent, et encore moins d'avenir, qui n'ont pour seul souci que la pitance quotidienne et le gîte pour la nuit. Tous ces écrasés de la vie, que tout le monde méprise, ont décidé de partir ailleurs, très loin, le plus loin possible et ailleurs, plutôt que de continuer à surnager dans un pays supposé être le leur, mais qui, au fond, ne leur a jamais vraiment appartenu. Parmi ces fils de la tempête, des fils de

famille aussi, qui ont fini par comprendre qu'être un "ould heb errih" consiste en une fatalité imparable, une

espèce de malédiction, plutôt qu'en un don ou génie propre à une secte malfaisante. C'est pour cela qu'ils se sont, comme moi, assumés contre la grande injustice du monde, en tentant de jeter les bases d'une solidarité plus efficace avec leurs frères humains. Plus efficace et moins larmoyante. Tant pis si j'ai échoué, car j'aurais au moins essayé.

Toutes ces histoires, ou éclats d'histoires, vous apparaîtront parfois invraisemblables, mais l'univers dans sa totalité est invraisemblable, improbable. Sauf cas particuliers d'une jambe cassée, de la géométrie euclidienne ou de l'arithmétique. Même pas la faim, car un ventre une fois rassasié oublie sa fringale ou sa famine. Même pas l'être aimé disparu, et qu'on finit par oublier, comme un rêve effiloché. Pourtant la réalité est tout cela et autre chose, tout ce qu'on y met de sentiment personnel, de souvenir, de principes acquis à force de fastidieuses répétitions pour éduquer nos réflexes à propos de ce que nos sociétés pensent, de ce qu'elles ont décidé, définitivement, être le bien et le mal.

”

*Au cours d'une visite sur les ruines ayant succédé à un tremblement de terre, le Grand Kudu avait énoncé avec sagesse :*

*" Un édifice bâti par les hommes n'acquiert son autonomie véritable qu'une fois devenu ruine, lorsqu'un arbre finit par y pousser et l'occuper sans vergogne. L'Olivier sauvage ou le figuier, sublimant le temps et sa progression inexorable, ramènent à ses limites dérisoires, et combien pathétiques, la condition humaine ".*

*D'après certaines indiscretions, les autorités locales froissées par ce discours, pourtant dit en aparté, décidèrent de ne plus jamais inviter en Barbarie Septentrionale l'insortable personnage.*

Cinéaste de formation et journaliste, Habib Ayyoub, né en 1947, vit et travaille en Algérie. Aux éditions Barzakh il a déjà publié un récit, *Le gardien* (2001), un recueil de nouvelles, *C'était la guerre* (2002) et un roman, *Le Palestinien* (2003). En 2004, il a reçu le Prix Mohammed Dib, récompensant le meilleur recueil de nouvelles.



HABIB AYYOUB

VIE & MORT D'UN CITOYEN PROVISOIRE

Editions Barzakh, 260pages, Alger, septembre 2005.

“ **C'**est arrivé chez un antiquaire des Puces - on aurait écrit comme par un complot de la destinée. Devant une vitrine illuminée en plein jour de lustres vénitiens suspendus à des cordons tels des projecteurs au-dessus d'une scène de théâtre. Un décor d'objets disparates : des fioles aux formes extravagantes, des flacons de verre colorés, une bimboloterie de figurines en porcelaine, reflétés sur un grand miroir poussiéreux au tain fané. Elle y surprit son visage, estompé, mouillé, et soudain entra. La porte de verre dépoli grinça, interrompant un éclat de rire, subitement coupé ; elle se retrouva au milieu d'un amas de meubles négligemment rangés - des chaises renversées les unes sur les autres, une table recouverte de vieux livres - et ne put retenir un cri : adossé au mur trônait le lit !



NOUREDINE SAADI

LA NUIT DES ORIGINES

Editions Barzakh, 210 pages, Alger, septembre 2005.

Ils se retournèrent d'un coup vers elle, l'un marquant l'étonnement et l'autre rieur comme s'il avait deviné l'objet de son émoi. Elle demeura un instant figée, la main sur la bouche, bredouillant : Pardonnez-moi, oui, bonjour, c'est ce lit, on dirait le mien. L'un continuait à l'observer, perplexe, et l'autre laissa fuser dans un grand éclat de rire : Vous devriez vite retourner chez vous, ici on est à Saint-Ouen, et il est probable que vos cambrioleurs me l'aient déjà fourgué. Pas de risque, rétorqua-t-elle timidement, le mien est bien loin. Il lui fit spontanément signe de prendre place dans un crapaud de velours en face et, comme si elle savait qu'il fallait obéir, s'y abandonna.

C'est un bien curieux hasard que vous ayez le même, car j'ai acquis celui-ci tout récemment dans un mortuaire, une cave à Neuilly. Je ne l'ai pris que parce qu'on m'imposait tout le lot, et je dois avouer que je ne sais encore qu'en faire. Il fait si kitch ! D'ailleurs, qui dormirait encore dans un tel navire ? Sortant de sa confusion, elle tourna autour du lit, examinant les détails : la torsion ciselée des colonnades, les pieds haut perchés, les arabesques des montants dorés, le ciel de lit en coupole. C'est vraiment le mien, je suis ahurie. Il la questionna : Le notaire qui liquidait la succession prétend qu'il est d'époque, un meuble oriental du XVIIIe siècle, vous croyez ? Oh ! oui, tout à fait, c'est un style ottoman assez répandu, le mien a été fabriqué en Algérie, mais il paraît qu'on en trouve encore dans certaines villes méditerranéennes. Chez nous, on ne les utilise plus guère qu'en meubles de décoration ou alors pour certaines circonstances : noces, naissances, ou funérailles. Tandis que l'antiquaire l'écoutait vivement intéressé, jugeant la valeur de son acquisition, l'autre demeura silencieux, la suivant des yeux, on aurait dit qu'il tentait de retrouver un visage sur des traits inconnus, puis lâcha soudainement : Pardonnez-moi d'être indiscret, il est où si loin, votre lit ?

Elle se tourna vers lui, hésitante, et murmura comme à elle-même : À Constantine, en haut d'un rocher. Il doit être encore adossé à une fenêtre au-dessus de l'abîme, mimant de ses mains un envol d'oiseau. L'antiquaire lui désigna le châssis : J'ai vainement essayé de le démonter. Impossible, regardez là, on dirait que les écrous ont fondu dans le métal. Elle rit, se rappelant cette scène cocasse de déménagement après le décès de son grand-père. Elle avait tant voulu ramener le lit chez elle. Un vrai tombeau, hurlaient les débardeurs. Laissez-le là, c'est son destin. Il a été monté ici depuis des siècles...

Intriguée par cette étrange rencontre, Alba sortit en écarquillant les yeux, ainsi que lorsqu'on passe de l'obscurité à la lumière, ou le contraire. Dans sa tête défilaient ces scènes d'enfance lorsqu'elle se couchait, effrayée, dans ce lit au-dessus des grondements du Rhummel, avec la crainte de s'endormir, de peur de tomber dans l'abîme, et elle faillit buter contre l'immense platane qui semblait monter la garde au-dessus de la foule des chalands. Emportée par la cohue, elle se laissa glisser dans la marée humaine, se protégeant sous la masse des parapluies qui formaient de grands nénuphars noirs.

À quelques pas derrière elle, il la poursuivait des yeux, rivé à sa longue chevelure irisée de pluie, aux plis de sa robe blanche qui tranchait avec l'informe grisâtre de la cohue ; se faufilant indécis entre les étals et les éventaires recouverts de bâches dégoulinantes, les âcres fumées des rôtisseries ; hésitant à la rejoindre, paniqué lorsqu'il ne l'aperçut plus sous le Pont des Voleurs et, la revoyant remonter le boulevard, il se précipita au moment où elle s'engouffrait dans le métro Porte-de-Clignancourt. Elle s'interrompit, médusée, et lui, ne sachant quoi dire, farfouilla dans sa poche, retirant un bout de papier déjà griffonné sur lequel il nota 01 40 56 23 11, qu'il lui colla dans la paume en bafouillant : J'aimerais vous revoir. Elle referma la main spontanément et l'entendit à peine murmurer : Je m'appelle Alain, ou Ali, comme vous voulez...

Interloquée, elle se laissa emporter par la bousculade, happée par le métro comme le peuple de Moïse par la mer Rouge.

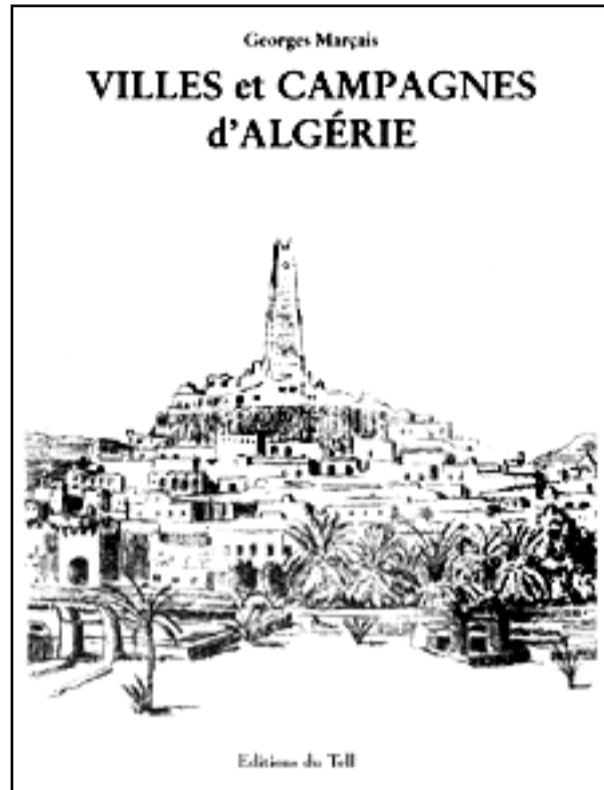
”

Nouredine Saadi vit et travaille à Paris, où il enseigne le droit. Il est l'auteur de deux romans aux éditions Albin Michel, *Dieu-le-fit* (1996) et *La maison de lumière* (2000). Il a également publié deux monographies d'artistes, l'une consacrée à Rachid Koraichi (*Actes Sud*, 1998), l'autre à Denis Martinez (*Barzakh & Le Bec en l'Air*, 2003).

Georges Marçais

## VILLES ET CAMPAGNES D'ALGERIE

Editions du Tell, format 21 x 27,5cm, 152 pages, septembre 2005.



« Villes et Campagnes d'Algérie » est paru en 1958 sous forme d'un ouvrage d'art au tirage limité. Ce beau livre est remarquable par la qualité de son iconographie présentant quelques aspects des paysages algériens avec des eaux-fortes originales de Jean-Eugène Bersier, Etienne Bouchaud et Eugène Corneau.

Quant au texte, que le lecteur doit replacer dans son contexte temporel et idéologique, nous le devons à l'historien Georges Marçais. Celui-ci renoue avec ses premières amours d'artiste peintre en croquant sur le ton de l'anecdote quelques villes et régions d'Algérie à la lumière de ses connaissances de l'histoire et de l'art médiéval maghrébin : Alger, Constantine, Tlemcen, l'Aurès, la Grande Kabylie et le Sahara.

Ces contributions originales à des promenades dans l'histoire et la campagne algériennes étaient jusque là réservées aux seuls bibliophiles ; cette réédition permet de les faire partager au plus grand nombre.

### Histoire de fantômes

“ C'était la nuit du 20 juin 1956. J'avais moins de neuf ans mais je m'en souviens bien car c'était la nuit où avaient eu lieu les premières actions de l'Armée de Libération Nationale à Ain-Séfra. Des grenades furent lancées dans les établissements fréquentés par les soldats français et, après les déflagrations, une confusion s'ensuivit : les militaires criaient et gesticulaient, les gens couraient dans tous les sens, les commerçants refermaient précipitamment leurs rideaux... Entraîné par la foule, je fis le tour complet d'un pâté de maisons pour me retrouver, haletant, en train de tambouriner violemment à notre porte.

Toute la famille se réfugia dans la chambre éloignée de la rue, qui donnait sur une cour intérieure. Là, le cœur serré et blottis autour de ma mère, nous avons, pendant des heures, écouté le staccato terrifiant des rafales de mitraillettes et suivi, par la porte entrebâillée, les sillages lumineux qui, de temps à autre, zébraient la nuit au-dessus de la ville. Puis le calme revint et, peu à peu, nous glissâmes dans le sommeil. Plus tard, je fus réveillé par les vagissements du dernier venu dans la famille, mon frère qui venait de naître quelques jours plus tôt.

Mon regard plongea dans la cour obscure et c'est alors que je vis. Je vis, dans le coin droit, une chose blanchâtre, de forme vaguement humaine, aux contours mal définis, qui semblait fixée, ou plutôt, incrustée, dans le mur. La chose leva deux ou trois fois l'une de ses extrémités supérieures puis perdit progressivement de son apparente consistance, de son étrange blancheur, pour disparaître tout à fait du mur qui reprit sa couleur sombre unie.

Le temps passa -- presque deux ans --, puis, un jour que je rentrais de l'école, en fin d'après-midi, je trouvai dans notre maison un couple d'Européens attablés, en compagnie de mon père et de notre voisin boulanger, autour d'une meïda surmontée de crêpes. Peu après, je vis les étrangers pénétrer dans la chambre des enfants, puis sortir dans la cour intérieure où ils restèrent à discuter. Après leur départ, mon père nous expliqua que, longtemps auparavant, une femme surnommée Mahmouda, une femme connue qui écrivait dans les journaux, avait été noyée par l'oued en crue dans cette même maison que nous occupions et où je suis né.

Des mois et des mois, encore, passèrent. Tout le pays était installé dans une guerre dont on ne voyait pas la fin. A Ain-Séfra, complètement encerclée et quadrillée par les barbelés, les gens étaient obligés de se terrer chez eux dès le crépuscule à cause du couvre-feu. La vie était devenue très dure car mon frère aîné était au maquis et mon père en prison, à Saïda. Une nuit, l'électricité ayant été coupée suite à une attaque de maquisards, nous nous étions groupés autour de la même bougie et, tout en faisant nos devoirs, nous écoutions ce que racontait ma grand-mère maternelle qui séjournait chez nous pour quelques temps. Son mari -- celui qu'elle avait épousé après la mort de mon grand-père --, son mari avait, paraît-il, et ceci depuis fort longtemps, une seconde femme, non pas du genre humain, mais une succube, un pur esprit, une djennia. Grand-mère assurait qu'elle-même avait acquis le pouvoir de voir les manifestations extranaturelles, qu'elle avait déjà vu des fantômes. Elle dit à ma mère qu'elle avait même vu, ici, dans la cour, quelque chose de blanc qui bougeait. Je m'empressais de confirmer les dires de grand-mère mais aucun membre de la famille ne nous crut.

Quelques jours plus tard, juste avant de repartir, alors que je l'accompagnais à la gare, grand-mère me dit qu'elle avait vu la même chose que moi mais qu'il ne fallait pas trop en parler. Elle m'expliqua qu'en général, il s'agissait de revenants qui sont morts de mort violente et dont l'âme n'a pas trouvé de repos.

Après l'indépendance, nous changeâmes de logement et je quittai Ain-Séfra. Mais, même aujourd'hui, je ne sais si c'était l'effet de mon imagination ou si j'ai vraiment vu le fantôme d'Isabelle, Isabelle Eberhardt qui est morte à cinq mètres de l'endroit où je suis né... et dont la tombe est à cinquante mètres de celles de mes parents.

Isabelle Eberhardt à l'hôpital en 1904.



Khelifa Benamara

### ISABELLE EBERHARDT ET L'ALGERIE

Biographie

Edition barzakh, 256pages, Alger, septembre 2005.

## ALGER 1951, UN PAYS DANS L'ATTENTE

Photographies : Etienne Sved

Textes : Malek Alloula, Maïssa Bey, Benjamin Stora

Editions Barzakh/Le Bec en l'Air, 24x25,5cm ; 110 pages ; septembre 2005.



Je crûs naïvement pouvoir venir à bout et sans grosse difficulté du commentaire qu'on attendait de moi. J'en faisais d'autant plus facilement mon affaire que les photographies en question, encore inédites, avaient d'emblée éveillé ma curiosité. J'eus la nette impression qu'elles me parlaient et que je comprenais leur clair langage. Leur simplicité apparente, leur "facture ordinaire", dépourvue de toute sophistication, ne pouvaient qu'être rassurantes, prometteuses. Ce langage véhément et suggestif, que je leur prêtai volontiers, était celui-là même de mon enthousiaste emballement.

Il me semblait non seulement les reconnaître, mais également redécouvrir grâce à elles un album de famille, cru inaccessible, voire définitivement perdu. Voici qu'il m'était, maintenant gracieusement restitué. Comment ne pas éprouver alors cette caractéristique et intense fébrilité, propre aux inespérées retrouvailles ?

Les voilà, mes photographies, déjà potentiellement bruisantes de mes mots - de ces mots qui, comme un babil, se pressaient, se bousculaient d'autant plus anarchiquement qu'ils avaient été jusque-là muselés, empêchés.

Je devais, cependant, très vite déchanter, apprendre à mes dépens que rien n'est plus trompeur, fallacieux, décevant, que ce trop-plein, cette généreuse surabondance. Je croyais qu'il suffisait de se baisser et de puiser dans ce qui semblait prodigalement offert en

“J’ai devant moi, sur ma table de travail, à portée de main, quarante-quatre planches contact ainsi qu’une bonne centaine d’épreuves photographiques agrandies, tirées de ces mêmes planches. Il s’agit là de ce que j’appelle déjà mon “dossier Etienne Sved”. Or, cette toute récente intimité, cette appropriation irréfléchie me troublent et m’embarrassent à un double titre.

D’abord et jusque-là, j’avais tout ignoré de la vie et de l’œuvre de ce photographe d’origine hongroise qui travailla et vécut en Hongrie et Égypte, pour finir, après 1946, par se fixer définitivement en France - à Paris puis dans le Midi. D’autre part, il m’était demandé, en dépit de ces évidentes lacunes documentaires, d’écrire un texte sur les photographies ramenées, en 1951, par Etienne Sved, au terme d’un unique et court séjour de huit semaines effectué en Algérie.

matière de texte sur ces photos. Une fois dissipée l’euphorie de l’initiale rencontre, l’évidence interprétative, que les photographies semblaient promettre à celui qui, ébloui, les regardait pour la première fois, s’effiloçait, tournait au sec et brutal constat d’impuissance. Je m’étais, bien sûr et étourdimement, senti de plain-pied avec le vaste et éloquent texte qu’elles méritaient. Ce texte, d’ailleurs, je l’écrivais déjà virtuellement dans leurs marges ou sur leur verso.

Or c’était tout le contraire que j’expérimentais aussitôt que je me mettais à vouloir concrètement écrire sur elles, dire ce qu’elles étaient, relever leur originalité. En fait je demeurais court, englué, piégé par leur surface réfléchissante, incapable de prendre un quelconque recul vis-à-vis d’elles. Je peinais à essayer de trouver une clé susceptible de me donner accès à un sens et par là même à une vision. Il me fallait, en effet et avant toute chose, les voir, ces photographies. Et, d’évidence, j’en étais incapable. Elles étaient trop visibles, ce qui en l’occurrence ne pouvait m’être d’aucun secours ou utilité.

Dans ce genre de situation sans issue et avant de renoncer purement et simplement, d’abandonner assez lâchement le terrain, il peut nous arriver d’être fortuitement secourus, tirés d’affaire par la grâce du plus pur des hasards.

C’est ainsi qu’un matin, j’ouvris machinalement et sans aucune préméditation La Chambre claire de Roland Barthes. D’entrée et du seul fait que mon regard était tombé directement dessus, j’y lus alors la seule phrase qui pouvait m’être destinée. Mieux, consacrée à l’analyse et au commentaire d’une vieille photographie choisie par l’auteur, cette phrase paraissait avoir été tout spécialement - c’est-à-dire par l’effet d’une mystérieuse anticipation sur mon désarroi - écrite afin de m’introduire à une meilleure compréhension de la démarche d’Etienne Sved photographe.



Malek Alloula

Né en Hongrie en 1914, Étienne Sved intègre à Budapest en 1930 l’Atelier, une école d’arts graphiques fondée par des professeurs du Bauhaus qui ont fui l’Allemagne nazie. Il doit à son tour quitter son pays à l’arrivée des nazis et se réfugie en Égypte en 1938 où il demeurera jusqu’en 1946.

Il rapporte de ce long séjour une impressionnante série de photos, d’une grande valeur, qu’il exploite notamment dans un ouvrage paru en 1954, qui le révèle au grand public, “ L’Égypte face à face”, avec un texte de Tristan Tzara.

Installé en France après la Seconde Guerre mondiale, Étienne Sved y prolonge sa démarche photographique tout en menant avec succès une carrière de graphiste publicitaire. Dans les années 1970, il crée sa maison d’édition en haute Provence où il séjourne jusqu’à son décès en 1996.



## [barzakh] extrait du catalogue

### l’œil du désert

récit, nouvelles, poésie

- **BOUDJEDRA Rachid**  
Cinq fragments du désert, récit/2001 (épuisé)  
Réédition Ed. de l’Aube /2002
- **EBERHARDT Isabelle**  
L’écriture de sable, nouvelles/2002
- **MONOD Théodore**  
Maxence au désert, récit/2002

### Coéditions Le Bec en l’Air

- **MOUILLON Philippe**  
Alger, le Tunnel des Facultés /2004  
20x30cm, 156pp, Coul.
- **PLACET Olivier, ZAOUÏ Amin**  
Andalousie /2005  
22x22cm, 100pp, N&B/2004
- **SAADI Nouredine**  
Denis Martinez, peintre algérien/ 2003  
23x28cm, 176pp, Coul.

### histoire

- **AIT-AHMED Hocine**  
Mémoires d’un combattant, 1942-1952/2002  
(Deux éditions : arabe, français)
- **BARRAT Denise et Robert**  
Algérie 1956, le livre blanc sur la repression /2001
- **HARBI Mohammed**  
1954, la guerre commence en Algérie/2004
- **STORA Benjamin**  
Algérie-Maroc, histoires et destins/2002

### essais

- **CHAULET ACHOUR Christiane**  
Camus et l’Algérie  
collection parlons-en !
- **SEDDIK Youssef**  
Le Coran, traduction-lecture/2002  
Coéditions Ed. de l’Aube

### littérature

- **Acherchour El-Mahdi**  
Lui, le livre, roman/2005
- **AISSAT Sadek**  
Je fais comme fait dans la mer le nageur  
roman/2003
- **AYYOUB Habib**  
Réédition Ed. de l’Aube /2004
- **Prix Mohammed Dib 2003**
- **BENAMARA Khelifa**  
Le songe et le royaume, roman/2003
- **BENFODIL Mustapha**  
Les Bavardages du Seul/2003  
Premier prix du Meilleur Roman 2004

- **BEY Maïssa**  
Entendez-vous dans les montagnes, récit/2002  
Coédition Ed. de l’Aube
- **BEY Maïssa**  
Sous le jasmin la nuit, nouvelles/2004  
Coédition Ed. de l’Aub.
- **BEY Maïssa**  
Surtout ne te retourne pas, roman/2005
- **MEFTI Bachir**  
L’archipel des mouches, roman/2004  
(Traduit de l’arabe par Ouarda Hamouche)  
Coédition Ed. de l’Aube
- **MELLAL Arezki**  
Maintenant ils peuvent venir, roman/2001  
Réédition Ed. Actes Sud

Fondées en 2000, les éditions barzakh comptent plus de 60 titres à leur catalogue. Elles se vouent à la littérature, soucieuses de donner à entendre la voix de jeunes auteurs. Leur catalogue s’est récemment élargi à des essais historiques, des études et biographies littéraires, et aux beaux livres. En parallèle, elles ont développé des partenariats avec nombre de maisons d’éditions françaises, dont les éditions de l’Aube, du Bec en l’air, et Actes Sud.

Sofiane Hadjadj Selma Hellal